



La Nuit parla. D'une voix comparable à un torrent tumultueux inondé de soleil printanier et d'une profondeur vertigineuse, la Nuit parla. Quelque part entre l'horizon infini et le néant absolu, la Nuit parla.

Après dix mille ans de silence.

— Je m'ennuie, Théodor. Je m'ennuie.

Une autre voix, nasillarde, quelque peu incongrue au cœur de cette éternité, à supposer bien sûr que l'éternité possédât un cœur, répondit, haletante :

— Oui ?

L'attente d'un ordre, d'une envie, d'une volonté, dans le silence lourd, se fit suffocante. De nouveau, la Nuit parla. À moins, bien sûr, qu'une ombre dans la nuit, si bien dissimulée dans cette obscurité totale, ne parlât à sa place.

— Le temps est venu. Retourne le Sablier !

À cette réponse inattendue, à cet ordre mille fois attendu, un léger souffle d'excitation fit frémir la nuit. Puis un bruissement de tissu se fit entendre, de petits pas trottinèrent avec fébrilité sur un sol qui n'existait pas.

Dans le silence revenu, un grondement de rouages résonna comme une tempête. Le mécanisme, inutilisé depuis des millénaires, hésita, résista, se refusa, pour enfin céder de lassitude. Un à un, les lourds rouages furent dégrappés, soignés, remis en l'état, pour le meilleur et certainement pour le pire, et firent s'inverser le Sablier de Mû.



CHAPITRE 1

De La Certitude humaine



Au-delà des sommets enneigés les plus élevés des Monts d'Ivoire, au-delà même des mers les plus sombres du sud-ouest de la Terre de Mû, là où, durant des milliers d'années, aucun humain, jamais, n'a osé s'aventurer, se cache une île à nulle autre semblable, à nulle autre comparable. Terrifiante au regard de ses parois abruptes et volcaniques d'un noir plus sombre que la nuit la plus obscure, l'île est fouettée par un vent puissant et sec, et n'a pour unique protection, semble-t-il, que sa brume grisâtre, triste et malade qui ignore depuis des siècles la douceur des rayons solaires ou la tiédeur d'une aurore australe. Ce fut pourtant là, à l'abri du regard curieux des habitants de Mû, qu'un phénomène improbable se produisit.

Au-delà des superstitions humaines les plus tenaces et les plus durables, au-delà des légendes murmurées fébrilement, persiste une croyance venue du fond des âges. Il est dit qu'un démon aux pouvoirs surpassant l'entendement et l'imagination des hommes – mais serait-ce

un démon s'il n'avait pas de tels pouvoirs ? – séjournerait sur le sol de Mû. Et pour des raisons obscures qui finalement ne regardent que lui, il se rappellerait aux bons souvenirs des hommes. À y réfléchir, il semble tout de même peu probable qu'un Immortel vienne perdre son temps, même illimité, à se mêler à leurs querelles stériles et récurrentes. Mais les habitants de Mû, poursuivis par des illusions tout au long de leur misérable vie, n'ont d'autres moyens pour pimenter celle-ci que de véhiculer des fables grotesques. En somme, *on* dit que ce démon peut provoquer le Chaos. *On* le décrit comme possédant une taille supérieure à trois fois celle d'un homme adulte, et sa peau si noire se confond avec les nuits sans étoiles. Il possède des ailes gigantesques et des griffes acérées, il aime la guerre et se repaît dans les lacs de sang qui stagnent sur les champs de bataille. *On* dit que cet être démoniaque parle au vent, mais *on* raconte aussi que ce même vent n'est autre que l'esprit originel du Dragon Blanc, à l'origine du souffle de Vie. Avouons également, et par esprit d'honnêteté, qu'aucun habitant de Mû – ou presque – n'a jamais vu un seul dragon ! Encore moins le Premier d'entre eux ! Cependant, *on* murmure tant d'histoires à ce sujet qu'il est évidemment ardu de départager le vrai du faux. Tellement de chimères se doivent d'expliquer les peurs ancestrales, les silences nauséux et les solitudes les plus extrêmes des humains qu'il paraît peu probable d'imaginer un seul instant un diable venant frapper, à sa seule guise, les habitants de Mû. C'est pourtant à cause de cette légende, ancrée dans le cœur d'une femme comme une certitude palpable, que débute une nouvelle ère terrifiante dans l'histoire de Mû.

Sous des auspices peu cléments, des événements, impossibles par leur démesure, s'enchaînèrent entre eux, pour le meilleur peut-être, pour le pire sûrement. Certains parlèrent d'ironie du sort, d'autres de destin, mais c'était sans nul doute tout simplement la vie qui, mystérieusement, se cherchait un chemin là où elle ne pouvait exister.

L'île, étroite, escarpée, entourée de ses eaux noires qui naissaient et mouraient dans l'obscurité, devint, cette nuit-là, le point de rencontre entre la lassitude d'un Immortel et la certitude d'une humaine. Les courants du sud-ouest, fort violents, se heurtaient aux bourrasques et rafales qui soufflaient en sens contraire. C'était ainsi

que se maintenaient en permanence, à cinq lieues des côtes volcaniques, de gigantesques lames d'eau verticales formant une ceinture infranchissable, la plus sûre protection contre toute forme d'agression extérieure, mais aussi simple symbole d'une mise en garde. Jamais aucun humain ne s'était présenté devant cette île auparavant. Mais ce soir-là, une femme franchit l'interdit.

Au centre des vagues titanesques apparut une embarcation de bois, frêle esquif au milieu de l'Océan des Tourments dans lequel se mirait avec peine la lune aux pâles rayons. Et, suivant le bateau dont l'intention évidente était d'approcher les côtes volcaniques, quatre boules de feu d'une intensité rare et brûlante avaient jailli des eaux verticales. De la taille d'un crâne, elles aveuglaient, par leur éclat insoutenable, l'océan qui se recroquevillait alors dans son manteau de nuit. Elles escortaient la fragile barque qui continuait son chemin, protégeant de leur lumineuse énergie la femme qui se tenait en son centre : une femme si incroyablement ridée qu'il était difficile de lui donner un âge.

Ses épaules étaient basses, écrasées par le poids incalculable des années, et sa taille petite et courbe la rendait encore plus menue. Ses yeux, noirs et vifs derrière des paupières lourdes, brillaient d'un éclat ardent au cœur d'un visage à la peau mordorée. Elle portait une pelisse sombre en peau de bête, un peu sale, et un chat noir était avec elle. Bien que l'eau ne fût pas son domaine de prédilection, le félin observait avec assurance sa maîtresse qui ne laissait transpirer aucune émotion depuis leur départ.

Rewa'h, car ainsi se nommait la vieille femme, s'apprêtait à commettre des actions dont elle n'aurait même pas dû soupçonner l'existence, et encore moins les appliquer. C'est une des caractéristiques typiquement humaines que de franchir les interdits, c'en est une autre de ne pas les assumer. Et parce qu'elle possédait le don d'ubiquité, elle était là, tout en étant ailleurs. La barque, portée par les courants marins, s'approchait des rochers. Rewa'h, toujours accompagnée par les quatre boules de feu, constata que l'île n'était en fait qu'un volcan peu élevé aux parois déchiquetées. Une fois l'esquif accosté, la vieille femme, tenant toujours serrée contre elle sa pelisse informe, posa ses

pieds chaussés de sandales de cuir sur le sol noir et argenté couvert de scories, suivie prestement par le chat au pelage sombre. Elle contourna par la gauche la paroi et découvrit des marches taillées dans le basalte. Il lui fallut du temps pour atteindre enfin la dalle située à mi-chemin des escaliers, du temps également pour reprendre son souffle, du temps encore pour renforcer ses certitudes. Persuadée d'agir pour le mieux, à aucun moment Rewa'h ne se rendit compte qu'elle s'aveuglait de sa propre suffisance. S'il est vrai que les animaux et les dieux de Mû sont dépourvus d'orgueil, les humains, eux, en sont cousus ! Dans ce cas précis, la Guérisseuse s'en était fabriqué un manteau dans lequel elle s'était enveloppée depuis cinquante-huit années, persuadée que ses pouvoirs étaient comparables sinon supérieurs aux forces qu'elle s'appêtait à réveiller.

Guidée par la lumière dégagée par les quatre énergies, Rewa'h atteignit la dalle, là où les escaliers achevaient leur folle ascension. Sentant que le moment était venu de s'éclipser, le chat, discrètement, se faufila entre deux grosses pierres volcaniques pour se cacher sans toutefois perdre de vue sa maîtresse. Pendant ce temps, la vieille femme retira sa pelisse et découvrit ainsi le corps nu d'un enfant nouveau-né. Chétif. Il n'avait plus la force de pleurer, à peine celle de respirer. C'était en raison de cette fragilité que Rewa'h avait franchi les interdits, pour permettre à cet enfant d'acquérir la vigueur suffisante pour embrasser le destin qui l'attendait. Elle le posa délicatement au sol, puis leva son bras, celui-là même qui portait le bracelet de S'hore. Elle murmura des paroles issues du dialecte des Anciens, et aussitôt, en un mouvement vif et gracieux, les boules de feu s'écartèrent dans un chuintement plaintif et filèrent à vive allure vers le sommet du cratère. Elles restèrent alors en suspension dans les airs, autour du trou béant.

La Guérisseuse s'agenouilla et, à l'aide d'un morceau de craie blanche qu'elle sortit de la poche de sa tunique brune, elle dessina l'étoile à cinq branches. À aucun moment sa main ne trembla. Sur quatre des points, elle inscrivit le symbole de chaque élément : deux lignes parallèles pour l'eau, trois flammes pour le feu, un triangle à pointe baissée pour la terre et un cercle pour l'air. À l'extrémité de la cinquième pointe, elle plaça l'enfant qui n'avait plus la force de gémir. Puis, essuyant son front couvert de sueur, elle avala difficilement sa

salive tant sa gorge était sèche et tendit les deux bras, paumes ouvertes, vers le ciel sans étoiles.

— Que les quatre vents n'en composent plus qu'un ! Que les quatre éléments n'en soient plus qu'un ! Que les quatre directions n'en forment plus qu'une ! Qu'ainsi débute l'Accomplissement !

Dans un souffle unique, soudain frémissantes, les quatre énergies de Mû se précipitèrent dans le cœur rougeoyant du volcan. Le chat sentit aussitôt ses poils se hérissier et, n'étant pas une bête follement téméraire, se tapit davantage entre les pierres. Puis le silence s'installa.

Un silence à nul autre semblable,
à nul autre comparable.

Et dans ce silence... Un soupir... Imperceptible... Irréel... Comme une respiration surnaturelle... Puis, lentement, un murmure déchira le silence... Un frémissement s'éleva, s'amplifia et finit par s'exhaler sous la forme d'un grondement rauque. Un râle.

Une douleur.

Rewa'h se jeta au sol, face contre terre. Elle protégeait le petit corps malingre du bébé auquel elle tenait plus que tout et n'osa, malgré tout son orgueil, lever les yeux. Elle sentit plus qu'elle ne vit la chaleur des quatre énergies. Celles-ci déposèrent au centre du pentagramme un cocon d'une forme oblongue, d'une couleur blanchâtre, d'une longueur de quatre pieds. Le cocon se mit immédiatement à phagocyter les boules de feu, et sa couleur, de blanc cassé, passa à l'or le plus pur. Maintenant agenouillée, les yeux toujours baissés, Rewa'h prit le corps du bébé qui rendit là son dernier souffle et le tendit vers la matière en fusion. Le cocon absorba la dépouille dans une succion gourmande.

Puis le silence revint.
Plus doux.
Plus parfumé.
Plus léger...

De petits craquèlements se firent soudainement entendre, la protection du cocon se fendilla tandis que la lumière décroissait. Des débris dorés tombèrent à même le sol et se transformèrent en poussière d'or. La membrane s'effrita alors totalement et laissa découvrir en sa matrice un enfant mâle.

Vivant !

Il s'agissait d'un petit tel qu'en avaient les hommes : une peau rosée et potelée, des cheveux noirs, des membres proportionnés.

Et cet enfant portait une âme.

Une nouvelle âme.

Cependant, il ne pleurait pas, ne souriait pas, ne criait pas. Il observait. Ses yeux, d'un noir plus noir que les nuits sans étoiles, obligèrent la vieille femme à lever son visage ridé vers lui. Pouvait-elle savoir que lui aussi se sentait vulnérable ainsi, nu, sans défense ? Il redécouvrit avec une certaine curiosité cette sensation de vie que des millénaires de sommeil lui avaient fait oublier. Il ressentit le froid pénétrant malgré la couverture qui protégeait son nouveau corps, mais le vent bienveillant qui se levait caressa sa peau douce et apaisa ses craintes. Devant le visage marqué par la douleur qui se pencha sur elle, l'Âme comprit que le corps d'emprunt dans lequel elle était emprisonnée avait appartenu à un nourrisson promis à un bel avenir, celui d'un futur chef. L'Âme sentit la peur animer le vieux corps, non sans raison : la peur d'avoir bravé les Interdits de sa tribu, peut-être même ceux de Mû, la peur d'avoir mal agi, la peur de s'être trompé. Elle y vit également l'orgueil démesuré et l'exaltation d'un fait enfin accompli. Pour toutes ces raisons, ce ne fut pas avec une voix fluette que l'Âme prononça ses premiers mots en s'adressant à la vieille femme, mais avec sa voix, sa propre voix, rauque, profonde, puissante :

— Crois-tu que tes connaissances suffiront à me faire oublier qui je suis ? Tu as choisi avec justesse le corps d'un enfant afin que mes pouvoirs ne puissent s'exercer. Mais qu'en sera-t-il demain ?

— Crois-moi, Seigneur, dit-elle en courbant la tête. Je n'ai pas voulu cela. Mais j'ai en charge la destinée de ma tribu. Et ce bébé, dont tu possèdes désormais l'apparence, devait en être le guide. J'avais un corps sans vie, il me fallait une âme : la tienne.

— Ainsi, tu m'as emprisonné ! Je ne peux certes rien faire pour le moment, mais une fois adulte, crois-tu toujours que je me plierai à tes ordres ?

— Pardon, Seigneur, murmura-t-elle en posant une main tremblante sur le front de l'enfant, mais je dois t'ôter la mémoire. Parce que, sans mémoire, ta puissance ne pourra resurgir.

Le visage du bébé pâlit soudain. Cela dura peu de temps, puis, reprenant ses esprits, l'Âme répondit calmement :

— Tes pouvoirs, face aux miens, ne sont rien ! Mais si telle est ta volonté, cette enveloppe charnelle ne me permet pas, pour le moment, de t'empêcher d'accomplir tes certitudes. N'oublie pas cependant qu'avec ou sans mémoire, je reste l'Umvah de Mû.

Refusant de l'écouter, sourde à ces menaces, Rewa'h accomplit alors les derniers rites : elle effaça soigneusement le pentagramme, prit le nouveau-né qui n'en avait que l'apparence dans ses mains et tendit le petit corps vers le ciel. Elle commença alors une longue et plaintive litanie dans la langue des Anciens. Pendant ce temps, l'Âme se recroquevilla doucement, se logea au plus profond du cœur du petit afin de conserver une partie de son identité surnaturelle. Elle versa une larme.

Une seule.

Une larme unique.

Cette larme, en tombant sur la dalle sacrée, se transforma aussitôt en paillette d'or que ne vit pas la Guérisseuse trop occupée à son cérémonial. Une colonne de feu jaillit soudain du corps minuscule, arrachant la mémoire de l'Âme, pour s'évanouir dans un ciel plus noir que la nuit. Puis, plus rien.

Osant enfin pointer son nez hors de son abri de fortune, le chat noir observa sa maîtresse fatiguée qui portait l'enfant au creux de son bras, un enfant qui se mit à pleurer. Il s'agissait d'un bébé comme les autres désormais.

Presque comme les autres...

Et c'est ainsi que Rewa'h, venue avec un bébé chétif, repartit avec un petit être tout ce qu'il y avait de plus vivant. Elle laissait derrière elle une île maintenant comparable aux autres, ni plus belle, ni plus mystérieuse. Plus aucun obstacle n'empêchait désormais le visiteur de s'y rendre : la brume s'en était allée, les lames d'eau verticales s'étaient jointes à l'océan et ne formaient plus de barrière. Rien sur la Terre de Mû ne semblait avoir été bouleversé.

Presque rien...

Le vent facétieux jouait toujours sur les flancs du volcan. Il léchait le chemin emprunté par la vieille femme, fouillait l'emplacement sur lequel s'était trouvé l'enfant quelques instants plus tôt. Et sous des poussières qu'il envoya au loin, le vent finit par découvrir ce que, vraisemblablement, il était venu chercher. Un fragment d'or, ersatz du ventre étrange qui avait porté l'Âme ou tout simplement l'unique larme versée il y a peu, mais qui, par le plus grand des hasards, n'avait point été réduit en cendres. Il s'agissait d'un fragment minuscule, d'une paillette d'or plus légère qu'une plume, aussi petite qu'un grain de sable. Et cette paillette d'or, portée par un vent facétieux, quitta aussitôt l'île pour un long, très long périple. Elle vola au-dessus de l'Océan des Tourments, rit au-dessus des montagnes enneigées, survola le Désert Rouge, puis descendit vers les plaines riches de l'Est. Et là, elle s'abandonna à nouveau dans les bras du vent, frémit à l'approche d'une petite colline où chantait une rivière. Cette même paillette d'or descendit le long d'une cheminée. Le feu qu'elle y trouva la chassa bien vite dans l'unique et modeste pièce. Elle y découvrit une femme en couches, entourée de deux autres, plus âgées, qui l'aidaient pour sa délivrance. Elle cria, tandis que la paillette dansait sans être vue au-dessus d'elles. Et lorsque l'enfant s'extirpa du ventre maternel et se retrouva dans les bras de sa mère, la paillette d'or se laissa alors tomber de lassitude. Le bébé cligna les paupières lorsque la minuscule paillette pénétra son œil droit. L'enfant battit des cils.

Une larme coula.

Une seule.

Un frisson parcourut aussitôt le petit corps, et le bébé ouvrit de nouveau les yeux. Émerveillée, sa mère se retourna vers les deux sages-femmes et murmura :

— Regardez ses yeux ! Leur couleur est si étrange !

Les deux autres femmes se penchèrent vers le nourrisson et s'exaltèrent devant l'œil bleu et l'œil brun. L'une d'elles ajouta :

— Les yeux vairons sont source de chance. Ta fille connaîtra un grand destin, sois-en sûre !

La jeune mère ne fut pas certaine d'apprécier, mais elle ne dit rien, pressant contre son sein la petite bouche déjà avide. Destin ou pas, la vie d'ici restait rude, et cette petite le découvrirait bien assez vite.

Non, vraiment, rien de ce qui s'était déroulé ce jour ne pouvait fournir matière à discussion et encore moins matière à spéculation durant les années qui suivirent. Rien sur la Terre de Mû ne pouvait troubler ce peuple d'hommes rudes à la tâche, aussi durs que l'étaient les éléments qu'ils s'acharnaient à combattre. Pour vivre. Pour survivre. Rien ne pouvait perturber leurs superstitions un peu puérides. Ancrés dans leurs croyances ancestrales, ils savaient que rien ne pouvait être pire que le ventre affamé de leurs enfants lorsque l'hiver se prolongeait, que rien ne pouvait surpasser la guerre qui fauchait les plus braves. Et pourtant, au cœur de cette nouvelle et terrifiante ère qui s'ouvrait dans l'histoire de Mû, seuls étaient préparés à l'affronter les guerriers de Mû.

